

Karin UELTSCHI, *Petite histoire de la langue française. Le Chagrin du cancre*. Paris, Imago, 2015, 269 p. (ISBN : 978-2-84952-821-1)

Dès l'introduction, Karin Ueltschi pose comme principe explicatif de l'histoire la langue française que « si les dialectiques en présence dans l'aventure du français sont nombreuses, on peut les ramener dans toute leur subtile variété à un dénominateur commun : celui mettant dos à dos les deux pôles de l'oral et de l'écrit ». (p. 8). Cette opposition fondamentale va lui servir de moule pour l'interprétation des différents épisodes de l'histoire de la langue en termes – scandés tout au long de l'ouvrage – de *collisions*, d'*oppositions*, d'*antagonismes*, de *confrontations*, d'*affrontements*, de *querelles*, de *combats*, de *batailles*, entre *camps ennemis* ou au sein d'un *infernal couple*. L'histoire de notre langue se raconte comme une succession de changements de *modes* « dans tous les sens du terme », de *scissions*, de *ruptures*, de *fractures*.

Après un chapitre consacré aux « Premières collisions », qui fait la part belle aux Gaulois « tireurs de langues », vient l'étude des débuts du français (chapitre II « Les balbutiements ») : sa naissance dont témoignent le concile de Tours, les *Serments de Strasbourg* et la *Séquence de sainte Eulalie*, son accession au statut de langue à part entière, à travers les ruptures générées par l'opposition entre langue écrite et langue parlée, entre le clerc et le jongleur, entre Paris et la province, entre le « francien » et les autres dialectes. À partir du XIII^e s. et jusqu'à la fin du XV^e s., « Le français en quête » (chapitre III) donne à voir d'autres affrontements : entre le vers et la prose, dont les grands cycles romanesques du *Lancelot-Graal* et les *Continuations* de Perceval sortent vainqueurs ; entre les tenants de Platon et ceux d'Aristote, dans la querelle des Universaux ; entre Guillaume de Lorris et Jean de Meung, entre les « rodophiles » et les « rodophobes » portés par la voix féminine de Christine de Pizan. Place ensuite à « La génération *Erasmus* » (chapitre IV), qui a doté la langue française de ses premières grammaires, et son orthographe, de signes diacritiques devenus nécessaires, mais aussi de nombreuses surcharges inutiles. Les XVII^e et XVIII^e siècles semblent tenir tout entiers dans l'opposition « Français écrit, français parlé » (chapitre V). La scission s'opère avec Malherbe, avant que l'Académie française, avec son dictionnaire, ne vienne incarner l'idéal de perfection de la langue écrite. Mais toujours l'affrontement séculaire se poursuit à travers des épisodes comme la querelle du *Cid*, la querelle des Anciens et des Modernes ou le burlesque et la préciosité. Les « Césures, censures » (chapitre VI) du XIX^e s. verront la renaissance du Moyen Âge avec les romantiques, la victoire du bon français sur les dialectes avec l'abbé Grégoire, l'institutionnalisation des usages recommandés avec Larousse, Bescherelle et l'instituteur. Enfin, les « Modes contemporaines » (chapitre VII) sont aux crises et aux réformes orthographiques, aux rapports de force avec l'anglais, dont l'histoire nous rappelle qu'ils se sont inversés, et aux rêves des francophonies. L'ouvrage s'achève sur « La revanche du jongleur », la revanche de l'oral, dans un éternel recommencement de l'histoire. Et Karin Ueltschi d'imaginer pour conclure ce que Gargantua dirait à son fils aujourd'hui : il lui redirait « la joie qu'il y a dans l'étude des humanités et des lettres, son *utilité* primordiale pour le devenir de l'homme, et le plaisir du véritable savoir et de l'érudition : il lui dirait que la culture est *aimable*. Et la jeunesse d'aujourd'hui l'entendrait parfaitement pourvu que le *langage soit bien adapté* » (p. 218).

Le sous-titre de cette *Petite histoire de la langue française*, *Le chagrin du cancre*, illustré sur la couverture par un pauvre enfant affublé du bonnet d'âne, victime du regard moqueur de ses condisciples (peint par Jean Geoffroy en 1880), signale d'emblée au lecteur l'attention accordée par l'auteur au rôle qu'a pu jouer la correction de la langue et plus précisément sa correction graphique. L'orthographe tient une place de plus en plus importante au fil de l'ouvrage, pour devenir la préoccupation principale des deux derniers siècles de

l'histoire. Après « l'orthographe incertaine, aux variantes apparemment infinies » (p. 56) de l'ancien français, puis « la bataille des accents et les caractères nouveaux » à l'époque de l'imprimerie (p. 99) et les « surcharges graphiques » (p. 111) liées à la pratique de la traduction, « la partie de l'orthographe va se jouer, essentiellement, » dans le dictionnaire (p. 143) au XVII^e s., jusqu'au « triomphe de l'orthographe » (p. 162), qui mit aux prises l'instituteur et le cancre, s'affrontant à coups de dictées, avant les nouvelles « crises orthographiques » contemporaines (p. 185). Si l'on partage avec Karin Ueltschi le chagrin du cancre écrasé par des règles orthographiques dont l'histoire montre bien la relativité, on peut craindre que cette mise en lumière ne renforce le sentiment, trop largement répandu aujourd'hui, qui confond correction de la langue et correction de l'orthographe. Si crise de la langue il y a aujourd'hui, elle se perçoit autant à l'oral qu'à l'écrit, dans la syntaxe défaillante, la pauvreté lexicale, l'approximation sémantique, d'énoncés qui ont bien du mal à exprimer la finesse et la subtilité d'une pensée.

La Petite histoire de la langue française de Karin Ueltschi ne manque pas d'originalité dans sa manière d'aborder les faits par le biais d'oppositions qui se veulent structurantes. En revanche, deux choix méthodologiques l'inscrivent dans la tradition française du genre. Comme les ouvrages français du genre, elle mêle histoire externe et éléments de description interne. Cette double approche enrichit bien évidemment la vision, d'autant qu'elle ici est rehaussée d'une large illustration littéraire. D'autre part, comme les histoires de la langue française françaises, elle donne une vision hexagonale de l'histoire du français. La Belgique et la Suisse n'y sont évoquées que dans la francophonie. Or, la langue française sur les territoires de la Belgique romane et de la Suisse romande actuelles a vécu de la même vie qu'en Picardie ou en Bourgogne pendant des siècles. À l'échelle de l'histoire du français, ce n'est que bien tard qu'on peut appliquer une forme géométrique sur le continuum de l'espace gallo-roman pour y découper un hexagone.

Mais ne substituons pas le chagrin des Belges au chagrin du cancre et revenons aux « jubilations pantagruéliques » de Karin Ueltschi. Rabelais ne lui a pas seulement fourni une épigraphe pour chacun de ses chapitres (sauf pour le chapitre II annoncé par le cor de Roland) de l'introduction à la conclusion, il semble lui avoir transmis son plaisir de la langue dans toute sa luxuriance. Et elle pourra se faire entendre de la jeunesse de son temps, tant son langage est « plaisant et souriant, et non pas pédant et méprisant, ou catastrophé » (p. 218)

La Petite histoire de la langue française est pleine d'anecdotes, d'allusions, de détours, qui, s'ils risquent parfois de faire perdre le fil de l'histoire, ne manqueront pas d'éveiller l'intérêt du grand public, tant les curiosités de Karin Ueltschi au-delà de la langue sont diverses, rendues avec verve et enthousiasme, et témoignent de vastes connaissances mythologiques, folkloriques, artistiques et littéraires.

On soulignera le soin apporté à la forme de l'ouvrage, les notes abondantes, la traduction des textes cités, les références très précises, la bibliographie fournie, même si l'on s'étonne un peu de ne pas y trouver les « Histoires de la langue française » de Brunot, de François, de Huchon, de Lodge, de Perret, de Picoche et Marchello-Nizia (ou celle de Cohen, citée seulement en note). Un regret, la piètre qualité des illustrations des éditions Imago : la reproduction d'un folio de la Chanson de Roland (p. 30) ou d'une lettrine et de quelques vers de *Perceval* (p. 64) est moins bonne qu'une banale photocopie en noir et blanc.

Ce livre se veut « un plaidoyer pour cette merveilleuse ancienne langue française qu'on est en train de laisser tomber comme une 'pré-histoire' négligeable puisqu'on ne juge plus vraiment utile que les futurs professeurs de français s'y frottent consciencieusement, alors qu'elle a des choses à enseigner à tout francophone, quelle que soit sa spécialisation

professionnelle ». (p. 12) On ne peut que savoir gré à Karin Ueltschi de proposer ce plaidoyer au grand public.

Martine WILLEMS
Université Saint-Louis – Bruxelles

